

Comptes rendus

Linguistique

Pierrette Bouillon (avec la collaboration de Françoise Vandooren, Lyne Da Sylva, Laurence Jacqmin, Sabine Lehmann, Graham Russell et Evelyne Viegas) : *Traitement Automatique des Langues Naturelles*. Aupelf-Uref. Editions Duculot, 1998. 245 p.

Cet ouvrage, annoncé la première fois en 1995, paraît dans une série intitulée Universités Francophones, dont l'objectif est de mettre à la disposition du monde francophone des ouvrages traitant de sujets par ailleurs inaccessibles en français. Il est vrai que la grande majorité des ouvrages sur le traitement automatique des langues naturelles (TAL) est en anglais.

On se pose cependant la question de savoir si c'est une gageure que de vouloir embrasser un si vaste sujet (en témoigne le collectif des auteurs) en 220 pages, surtout quand on considère les prédécesseurs bien connus de cet ouvrage, en français celui de Georges Sabah et en anglais ceux de James Allen et de Terry Winograd.

L'ouvrage se compose de cinq chapitres : le premier qui pose les balises du sujet, le chap. 2 qui définit les deux processus fondamentaux du traitement automatique des langues, à savoir l'*analyse* de données linguistiques pour en produire une représentation et la *génération* pour faire, à partir d'une représentation, une unité linguistique (mot, groupe, phrase ou texte). Le chap. 3 qui décrit les différents niveaux de la description linguistique ; le chap. 4, consacré aux techniques d'analyse et de génération, et enfin le chap. 5 qui contient un descriptif de quelques outils conçus pour le TAL. Une conclusion (1 page) et une bibliographie très fournie (15 pages) terminent l'ouvrage.

L'ouvrage s'articule autour de deux axes.

D'un côté, les auteurs insistent sur les multiples niveaux du savoir linguistique : phonétique, morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique. La description des structures linguistiques et la résolution des ambiguïtés suivent un ordre préétabli dans une analyse procédurale, alors qu'une analyse parallèle combine les différents niveaux pour les besoins de l'analyse en cours.

De l'autre, les auteurs passent de la description linguistique à la description des techniques et des outils.

Cette façon de faire ne constitue pas forcément un désavantage. Séparant ce qui relève de la linguistique de ce qui est du domaine de l'informatique, elle permet aux lecteurs de se concentrer sur ce qui les intéresse le plus. L'inconvénient qui en résulte, ce sont les répétitions de différents aspects du même sujet à des endroits différents. Deux exemples :

- a) la morphologie à deux niveaux est traitée au chap. 2 (pp. 61-63) et au chap. 5 (pp. 204-206).
- b) la description de différentes grammaires formelles se trouve au chap. 2 (pp. 75-79), alors que différentes techniques d'analyse de ces grammaires sont exposées au chap. 4 (pp. 167-175).

Si les auteurs avaient inclu un index dans l'ouvrage ou encore des références (hyper)textuelles entre les sections traitant de différents aspects d'un sujet, on aurait obtenu une lecture plus aisée.

Au chap. 1, les auteurs définissent d'emblée les deux processus fondamentaux du TAL ainsi que les raisons pour traiter automatiquement les langues naturelles. Ces deux aspects sont intimement liés. Les auteurs mentionnent des raisons théoriques (test de la pertinence de théories linguistiques ainsi que simulation de la capacité langagière de l'homme) et pratiques (notamment la traduction automatique qui subsume toute autre activité de TAL, par exemple l'analyse et la génération. Toute traduction, automatique ou humaine, se conçoit comme une analyse des éléments d'un texte source, puis, à partir de la représentation qui en résulte, une génération de ces éléments dans une autre langue.

La traduction s'interprète également comme un processus qui apporte de la plus-value au texte de départ, en l'occurrence une interprétation du contenu et l'expression de celui-ci dans une autre langue. *L'apport de plus-value* est la raison de toute activité analysante. Sous cet angle, on peut concevoir la réalisation d'une concordance ou d'une arborescence : savoir, pour chaque mot d'un texte, en repérer instantanément l'occurrence suivante, ainsi que sa fréquence ; savoir définir les constituants d'une phrase et les relations (fonctions) entre ces constituants.

Les auteurs décrivent aussi les ambiguïtés de chaque niveau linguistique et résument l'histoire du TAL, liée à la traduction automatique, qui vient de fêter son cinquantième anniversaire, cf. Isabelle. Ils rappellent enfin les deux approches fondamentales du TAL, empirique ou rationaliste, lesquelles, à leur tour, rappellent les approches inductive et déductive qui caractérisent l'histoire linguistique de ce siècle.

Le chap. 2 élabore davantage, à l'aide des concepts introduits au chapitre précédent, les notions d'analyse et de génération. Tout cela est réalisé avec compétence. En mettant l'accent sur les aspects non techniques, cela permet aux débutants de s'initier à des notions théoriques qui, dans les universités danoises, sont trop souvent ignorées pour les besoins de la description des langues. Il faudrait se rappeler qu'aucune description n'est possible sans la maîtrise d'un appareil théorique.

Le chap. 3 est de loin le plus important de l'ouvrage. Ce chapitre décrit avec force détails, sur cent trente pages et en fonction du premier axe, les composantes du savoir lexical, les grammaires syntaxiques, les règles d'interprétation sémantique ainsi que les ontologies autorisant une interprétation pragmatique. Il expose des notions qui sont peu, voire mal, connues de nombreux romanistes. Mentionnons le *paradigme d'unification* (pp. 89 ss) qui a gagné beaucoup de terrain et qui sous-tend plusieurs théories linguistiques contemporaines. La notion d'unification n'a pas seulement des applications en TAL, mais s'applique aussi à une description pertinente de phénomènes linguistiques, tel l'accord, cf. Barlow.

L'exposé témoigne des vastes connaissances des auteurs. Après lecture, le lecteur se trouve en possession des notions-clés du sujet. A titre d'exemple, je mentionnerai les pages 110-124 consacrées à la sémantique.

On pourra évidemment discuter de la définition (sous-jacente) de la *transitivité*, telle qu'elle se reflète aux pages 53, 56, 57. Pour l'auteur de ces lignes, la transitivité n'est pas un phénomène de surface et ne subit aucune modification si l'on efface un complément. Ainsi, *écrire* est transitif aussi bien dans le cas de *Luc écrit* que dans celui de *Luc écrit une lettre*. Encore faut-il reconnaître que la définition utilisée est assez répandue, notamment en linguistique américaine.

On s'étonnera également de l'absence de la notion de *valence*, syntaxique (p. 77, où il est question de la « fonction des éléments de la phrase entre eux, et en particulier la fonction des syntagmes et des propositions par rapport au verbe » et p. 82, où les auteurs discutent les difficultés liées à sous-catégoriser les verbes) ou sémantique (p. 116).

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le chapitre 3 est aussi le plus faible. A vouloir exposer trop de sujets, sur un nombre limité de pages, la description pêche par généralisation(s) abusive(s) ou laisse sur sa faim le lecteur débutant. Deux exemples :

- a) Il est dit, p. 83, que tout verbe transitif possède une « double expression » active et passive. On sait cependant que des facteurs lexicaux, syntaxiques (construction verbale et forme des constituants) et sémantiques contraignent la formation des passifs de ces verbes.
- b) On présente, pp. 101-03, la grammaire lexicale fonctionnelle (LFG). On y décrit la structure *c* (structure des constituants) et la structure *f* (structure fonctionnelle) et l'articulation entre elles à l'aide d'un système d'équations et d'un lexique qui permettent de déterminer si une structure *f* est bien formée, c.-à-d. complète, cohérente et unique (encore omet-on de mentionner l'exigence que la structure soit déterminée). Bien qu'informatrice en soi, la description me paraît trop succincte pour permettre aux lecteurs non-initiés – qui constituent l'auditoire visé – de comprendre le déroulement de ce test.

Le chapitre 4, consacré aux techniques d'analyse et de génération, détaille le second axe. Secondairement, l'exposé est structuré selon le premier axe : les différents savoirs linguistiques. La section réservée à l'analyse décrit les stratégies d'analyses des grammaires indépendantes du contexte, cf. chap. 3. Il y en a deux : l'analyse descendante, basée sur les règles, et l'analyse ascendante, basée sur les unités à analyser. Ces deux stratégies illustrent la différence entre les approches empirique et rationaliste. Cette section compare avec clarté et concision leurs avantages et leurs inconvénients.

Les deux sections 4.3.2-3 sont à recommander, non seulement parce qu'elles mettent l'accent sur les similitudes et les différences techniques entre analyse et génération, mais aussi parce qu'elles illustrent, par ce biais, une problématique linguistique bien connue.

Le chapitre 5 introduit la distinction entre langages de programmation et outils de TAL. Bien que ceux-là soient des langages de haut niveau, cela ne les empêche pas d'être relativement inaccessibles à de nombreux linguistes. Ce problème a conduit au développement d'une série d'outils de TAL, aux niveaux morphologique (morphologie à deux niveaux), syntaxique (grammaires à clauses définies) pendant ces vingt dernières années.

La section 5.6 décrit brièvement les deux approches fondamentales de la traduction automatique : celle de transfert, où existe un module de transfert au niveau de représentation choisi pour chaque paire de langues, et celle d'interlangue, où il n'existe qu'un seul module, point d'arrivée de tout module d'analyse et point de départ de tout module de génération.

L'ouvrage de Bouillon et al. a plusieurs mérites et il faut le recommander aux bibliothèques universitaires et aux enseignants et étudiants en français.

Il introduit au public francophone un sujet qui est majoritairement traité en anglais. Le plus important apport en est la traduction en français de la terminologie.

Il constitue une mise à jour importante par rapport aux ouvrages existants.

L'exposé et le style sont clairs, les coquilles peu nombreuses ; quelques exemples pourtant aux pp. 103 (# au lieu de †), 141 (lire « parmi » au lieu de « parmi dans »), 198 (lire « Ils diffèrent » au lieu de « il »), 206, tableau 5b (lire 3 au lieu de 2).

Dans l'ensemble, l'ouvrage représente sans aucun doute un pari gagné.

Les réserves que j'ai exprimées ci-dessus, concernent surtout la forme. On regrettera l'absence d'index, d'autant plus qu'il aurait été facile d'en établir un. Le texte est parfois trop succinct pour permettre au lecteur non avisé de bien saisir des notions inconnues et/ou compliquées. Là, le pari n'est pas tout à fait gagné et il conviendrait d'ajouter à l'ouvrage soit des exposés plus détaillés, soit des devoirs et des corrigés, à l'image de l'ouvrage d'Abeillé.

Je terminerai ce commentaire en suggérant de pallier ces lacunes par un site Internet adapté à l'ouvrage. Ainsi, on tiendrait compte d'un sujet en perpétuelle évolution. On s'assurerait également contre toute perte d'actualité, si préjudiciable dans ce domaine. Un début en serait la liste d'adresses Internet à la p. 226.

Poul Søren Kjærsgaard
Université d'Odense

Références

- Abeillé, A. : *Les nouvelles syntaxes*. 1993.
 Allen, J. : *Natural Language Understanding*, 2nd edition. 1994.
 Barlow M. : *Agreement in Natural Language*. 1988.
 Isabelle P. : *La traduction automatique, 50 ans après* : www.mmedium.com/dossiers/rali/
 Sabah G. : *L'intelligence artificielle et le langage*. 1988-90.
 Winograd T. : *Language as a Cognitive Process*. Syntax, 1983.

Langue française

Michèle Schortz : *Le parler de Senneville-sur-Fécamp*. *Studia Romanica Upsaliensia* 55, Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala 1998. 278 p.

Avec *Le parler de Senneville-sur-Fécamp*, Michèle Schortz (M.S.) poursuit un double but. Elle veut à la fois dépeindre le parler local de ce petit village de la Haute-Normandie, situé sur le littoral de la Manche, et donner une image de la vie quotidienne du village telle qu'elle apparaît dans les souvenirs des informateurs. Des enregistrements répétés, faits sur place entre 1984 et 1997, ont abouti à l'attestation d'une série de traits linguistiques particuliers présentés en trois grandes sections : phonétique,

morpho-syntaxe et lexicale. Quant aux observations socioculturelles, elles sont intégrées dans la section lexicale.

L'étude d'un parler empreint de régionalismes et de traits dialectaux locaux (au moins chez les témoins les plus âgés), exige un certain nombre de précisions terminologiques et de précautions méthodologiques. M.S. semble très consciente de ces problèmes et en propose une discussion, dans son introduction. D'abord, elle prend soin de situer le parler de Senneville par rapport aux autres variétés du français. Issu de l'ancien dialecte normand, encore très vivant au XVI^e siècle, ce parler a été au fur et à mesure tellement concurrencé par le français, notamment depuis les lois Jules Ferry, qu'il est aujourd'hui, en tant que système linguistique, devenu du français avec un substrat dialectal (p. 22). Mais la citation suivante fait comprendre que le français qui est venu se mêler à ce dialecte, est un français lui-même diversifié : « Par « parler de Senneville » (...) nous désignons un ensemble de traits comportant des éléments de français commun, standard et substandard¹, de français régional et de traits dialectaux » (p. 19). C'est le fait, justement, que les Sennevillais ont le sentiment de parler un français « bâtard » ou « mauvais » qui rend difficile pour tout enquêteur d'accéder à leur parler quotidien. M.S. précise, donc, ensuite, les problèmes méthodologiques liés à son observation. Elle a, d'une part, été confrontée à l'insécurité linguistique des témoins qui essaient d'éviter les traits locaux en présence d'un tiers, qui se corrigent et répètent en français standard. Nous avons là le fameux « paradoxe de l'observateur », formulé par W. Labov (1976), mais que M.S. n'évoque pas explicitement. Elle a, d'autre part, été contrainte de réfléchir à son propre français – fallait-il essayer de parler le même français local que les informateurs pour les encourager ? Et comment éviter (si l'on se résout au français standard comme le fait M.S. (cf. p. 47) suite à l'échec de l'autre approche), que les informateurs en fassent un écho plutôt que d'utiliser leurs termes ou leur prononciation ordinaires ? Autant de questions difficiles, typiques pour une étude empirique de ce genre, mais à l'évidence bien posées, bien résolues, puisque les entretiens à domicile avec les témoins ont fait surgir beaucoup de formes locales, probablement grâce aux visites répétées qui leur ont été faites.

La présentation des traits linguistiques différant du français standard est claire et facile à suivre. Les phénomènes phonétiques et morpho-syntaxiques observés ont été recherchés dans des travaux précédents sur les dialectes de la région (notamment ceux de Lepelley et de Brasseur), dans d'autres parlers d'oïl, et dans le français plus ancien, ce qui permet au lecteur de les évaluer dans un cadre géographique et historique.

L'informateur typique de M.S. est le Sennevillais de plus de 50 ans, issu d'un milieu d'agriculteur, de marin ou d'artisan, qui a toujours habité Senneville ou dans la région proche. Il présente parfois les traits phonétiques consonantiques /k/ pour /ʃ/ (*chien* [kɛ̃]) et /ʃ/ pour /s/ (*ça* [ʃa]), phénomènes communs, d'ailleurs, à tous les parlers locaux des régions situées au nord de la « Ligne Joret » (cf. p. 54). Sont attestés aussi des amuïssements de plusieurs consonnes : /r/ à l'intervocalique (*curé* [kye]), /k/ et /t/ à la finale (*avec* [avɛ], *neuf* [nø]), et assez fréquemment des réductions connues du français substandard : *cidre* [sid], *artiste* [aʁtis], *il/ils* [i], *plus* [py]. Du côté des voyelles, nous trouvons, entre autres, des diphtongaisons (*potée* [potej], *cavée* [kavaj], *fête* [fɛjt]) dont certaines sont archaïques, des allongements (*journee* [ʒoʁne:], *leurs* [lø:]), des qualités vocaliques particulières (/o/ pour /u/ (*fou* [fo]), /ɛ/ pour /i/ (*cuisine* [kɥizen]), /œ/ pour /y/ (*lune* [lœn]), une cinquième voyelle nasale,

très fermée (*matin* [matɛ̃]), attestée d'ailleurs aussi dans d'autres régions de France (Walter 1994, pp. 28-29), mais également – comme pour les consonnes – des traits connus du français substandard : *t'étais* pour *tu étais*, *qu'est* pour *qui est* etc.

La section morpho-syntaxique traite, tour à tour, du nom, de l'adjectif, du déterminant, du pronom, et du verbe. Comme pour la phonétique, certains traits déviants du français standard sont locaux ou régionaux, d'autres sont partagés avec le français substandard. Parmi les derniers on constate l'omission de *je* et de *il* (impersonnel) en tant que pronoms sujets, la réduction des déterminants possessifs (*votre*, *notre* : [vɔt], [nɔt]) – qui serait probablement mieux expliquée par la règle phonétique évoquée plus haut – l'emploi du pronom possessif pour le démonstratif (type *la sienne* à gauche pour *celle* à gauche), et de certaines constructions relatives : *que* pour *dont* et *qui que* pour *qui*, par exemple (*la celle que je t'ai parlé*, *ça dépend avec qui qu'on cause*, p. 92). Les traits spécifiques au parler de Senneville sont par exemple l'omission de *ce* pronom sujet devant *être* (*(c')est la vie*), un phénomène très constant selon l'auteur, ainsi que les formes particulières des pronoms ([mɛ], [tɛ] pour *moi*, *toi*, [li] pour *lui*) et des déterminants (formes réduites de *mon*, *les* et *des* devant voyelle ([mn], [lz], [dz], forme au contraire non-contractée de *à + les* : *Il paie une bière à les gars*, p. 84, forme spéciale de *ce* : *çu* [sy], *dans çu coin-là*, p. 86). Nous nous demandons s'il existerait une règle spéciale dans le parler pour le traitement du déterminant devant le 'h' aspiré, puisque *l'hareng* est cité plus d'une fois dans les extraits d'interviews (pp. 141, 168) (*le hareng* en français standard), mais sans mention particulière. Côté noms, M.S. montre d'ailleurs clairement que le genre diffère souvent de celui consacré par la norme du français standard : *la crabe*, *la froid*, *une hiver* (p. 77). – La morphologie verbale présente, également, outre des spécificités locales ou substandard, des particularités archaïques, comme *je vas* pour *je vais*, les racines *crai-* et *envey-* pour les verbes *croire* et *envoyer*, formes courantes dans le français des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans leurs constructions, les verbes se remarquent surtout par une distribution spéciale des auxiliaires *avoir* et *être* dans la formation des temps composés (*j'ai monté*, *j'ai parti*), attestée aussi, d'ailleurs, dans d'autres parlars locaux du nord de la France, dans le français parlé en général et dans le français canadien (Pooley 1996, Blanche-Benveniste 1977, Sankoff et Thibault 1977).

La dernière section, l'étude lexicale du parler de Senneville, constitue plus de la moitié du livre (pp. 105-242). Avec une quantité impressionnante d'informations étymologiques pour chaque terme local, ce chapitre est d'une grande richesse historique. Il ne donne pourtant pas, selon l'auteur, une image complète du vocabulaire (pp. 46-48) : elle a préféré laisser les témoins s'exprimer librement plutôt que de leur présenter un questionnaire terminologique exhaustif. Les termes apparaissent donc au lecteur dans le contexte de conversation où ils ont été produits (3 à 5 lignes), et ces bribes de conversation ont été triées et organisées de façon thématique : la vie quotidienne, la religion, la vie à la ferme, le domaine de la mer, etc. C'est cette approche qui fait de la section lexicale un véritable témoignage de la vie de ce village, et qui nous fait penser à d'autres études linguistiques d'inspiration ethnographique, comme par exemple celle des Aztèques au Mexique, racontée à travers leur travail avec les fibres de l'agave (Mendoza Céron & Canger 1993). Outre la liste en annexe qui résume tous les termes et leur origine étymologique (latine pour la grande majorité), la partie lexicale de l'étude nous fournit une impression presque brutale des changements survenus au village : de la nourriture péniblement

récoltée au jardin, aux champs et à la mer, à l'uniformité super-marché des repas des jeunes, de la forte croyance religieuse à la disparition des fêtes, processions et pèlerinages, du travail fait en commun, au moment de la moisson, à la solitude actuelle du fermier. Autant de changements, banals peut-être parce qu'on les retrouve partout en France, mais captivants parce que présentés à travers les souvenirs très détaillés des locuteurs. Par son étude géographique des termes locaux, faite entre autres dans plusieurs dictionnaires sur la Normandie, M. S. montre d'ailleurs que seuls les informateurs les plus âgés emploient des termes véritablement dialectaux, tandis que tous emploient des termes de français régional.

L'attestation des formes, qu'il s'agisse de phonétique, de morpho-syntaxe ou de lexicale, souffre cependant à notre avis d'un manque de perspective. Bien que M.S. se soit inspirée de la sociolinguistique moderne à propos de la situation d'enquête, elle n'a pas pour autant adopté la méthode d'analyse quantitative qu'on y associe. Elle atteste l'existence de diverses formes locales sans en évaluer l'ampleur. Cela aurait pourtant été intéressant de pouvoir comparer la fréquence d'emploi de certaines prononciations locales chez des informateurs d'âges différents pour pouvoir juger des chances de survie de celles-ci. Mais apparemment, l'exploitation dynamique des données n'a pas été au centre des préoccupations de l'auteur. Les dix informateurs clefs ont tous dépassé la cinquantaine et correspondent au profil traditionnel du témoin des dialectologues (les N.O.R.M.'s : Non-mobile Older Rural Men). En cela, l'étude de Senneville diffère d'autres études récentes de « patois », par exemple celle de Pooley (1996), qui ont intégré la méthodologie variationniste. Il nous semble effectivement que beaucoup de variations observées par M.S. – à l'intérieur d'une même phrase – entre forme locale et forme standard ou entre différentes formes locales, qu'elle a du mal à expliquer (auto-corrections ? résultat de surveillance ? mélange de parlers ? (conscients ou non), pp. 53, 64-67, 76, 85) auraient pu être traitées et comprises plus facilement dans une optique qui accepte la variation comme l'un des éléments fondamentaux de la langue parlée. Ceci dit, la méthode variationniste ne s'applique facilement qu'aux problèmes phonétiques, pour lesquels l'équivalence sémantique des formes est évidente, et moins bien en morpho-syntaxe ; de toute façon, la conclusion du livre de M.S. n'aurait probablement pas été différente : que les observations soient quantifiées ou pas, le parler de Senneville – avec ses traits dialectaux, régionaux ou archaïques – semble aujourd'hui très menacé par le français commun. Grâce à l'engagement à long terme de l'auteur, à son effort minutieux de vérification, et à son souci pédagogique dans la présentation, nous avons un témoignage vivant de ce parler et de la mode de vie qui disparaît avec lui.

Anita Berit Hansen
Université de Copenhague

Note

1. Le français « substandard » est un terme de Manno 1995, préféré par l'auteur à celui de français « non-conventionnel » ou « populaire ».

Références

- Blanche-Benveniste, C. (1977) : L'un chasse l'autre, le domaine des auxiliaires. *Recherches sur le français parlé*, no. 1, pp. 100-148.
- Labov, W. (1976) : *Sociolinguistique*. Minuit, Paris. [trad. de *Sociolinguistic Patterns*, 1972].

- Manno, G. (1995) : Le traitement du vocabulaire non conventionnel dans le *Nouveau Petit Robert, Le Français moderne*, 63,2, pp. 211-222.
- Mendoza Céron, I. & Canger, U. (1993) : *In Tequil de Morrales. El trabajo de morrales / Working with Maguey*. Reitzels Boghandel A/S, Copenhagen.
- Pooley, T. (1996) : *Chitimi : The Urban Vernaculars of Northern France*. Applications in French Linguistics 2, (éd. Carol Sanders). Multilingual Matters Ltd., Clevedon-Philadelphia-Toronto-Adelaide-Johannesburg.
- Sankoff, G. & Thibault, P. (1977) : L'alternance des auxiliaires *avoir* et *être* en français parlé à Montréal. *Langue française*, 34, pp. 81-108.
- Walter, H. (1994) : Variétés actuelles des voyelles nasales du français, in : van Deyck (éd.) : *Diachronie et variation linguistique*, Communication & Cognition, 27, 1/2.

Langue italienne

Iørn Korzen : *L'articolo italiano fra concetto ed entità. Uno studio semantico-sintattico sugli articoli e sui sintagmi nominali italiani con e senza determinante – con un'indagine particolare sulla distribuzione del cosiddetto «articolo partitivo»*. *Etudes Romanes* 36, Museum Tusculanum Press, Copenhagen, 1996. 743 p.

Nelle grammatiche italiane, il capitolo *Articolo* è tradizionalmente tra i più brevi e superficiali. Considerato dal punto di vista di un italofono che s'indirizza ad altri italofoeni, l'articolo non è infatti un argomento di particolare rilievo. Descritti da un'angolazione più teorica, il suo uso e i valori che veicola possono tuttavia dar luogo a osservazioni interessanti e offrire della grammatica italiana una visione che ci obbliga a rivedere anche altre questioni sintattico-pragmatiche. Lo ha lasciato intravedere la *Grande grammatica di consultazione* (Vol. I) di Lorenzo Renzi (1988); lo conferma la tesi di dottorato di Iørn Korzen, in cui si esaminano tutte le manifestazioni del determinante «articolo» e le diverse «letture» che esse permettono. Il sottotitolo, inutilmente riduttivo, invece di richiamare l'attenzione sulla centralità dell'articolo partitivo nella trattazione, mette in evidenza l'indagine distribuzionale che ne vien fatta. Tuttavia, all'interno del capitolo – fondamentale – sul SN_{part}, l'analisi distribuzionale occupa meno di venti pagine né ne costituisce la parte più originale. Un sottotitolo più incisivo avrebbe maggiormente valorizzato il contenuto della tesi.

Il lavoro si articola in quattro sezioni: dopo la parte introduttiva, un capitolo è dedicato a ciascun tipo di SN, con o senza articolo. I titoli sono asimmetrici: laddove i SN muniti di articolo sono definiti secondo la natura di questo elemento, i SN con «articolo zero» sono chiamati «senza determinante», anche se «determinante», più che sinonimo, è iperonimo di «articolo». Questa scelta terminologica sottolineerà la «nudità» dei SN studiati che non solo sono privi d'articolo, ma di qualsiasi altro elemento sostituibile ad esso. Siccome il termine «determinante» figura addirittura nel sottotitolo, sarebbe stato logico inserirlo anche nell'*Indice analitico degli argomenti*.

Invece di elaborare una nuova teoria dell'articolo, l'A. fonda la sua analisi semantico-sintattica in parte sulla tradizione strutturalistica, in parte sulla grammatica trasformazionale. Combinando queste due impostazioni e tenendo conto delle relazioni intra- ed extratestuali, Korzen mette a punto un metodo che gli permette di descrivere in modo economico e approfondito l'uso dei diversi articoli. Nel capitolo sul SN senza determinante (il SN \emptyset), l'analisi prende le mosse dalla funzione

sintattica del SN \emptyset che è o sostantivale o sostantivale/aggettivale. Un SN \emptyset in funzione sostantivale, benché poco frequente al di fuori dei costrutti fissi, soprattutto se al singolare, può comunque in certe condizioni occupare il posto di un complemento qualsiasi. Korzen tratta a fondo i casi in cui il SN \emptyset è soggetto o oggetto, né perde di vista l'importanza che in questi costrutti ha il numero (sg./pl.) della testa del SN. Sono poi discussi i contesti favorevoli al non-uso dell'articolo: la negazione, la giustapposizione e «certi complementi SN \emptyset dopo la preposizione *in*». Il lodevole proposito dell'A. di registrare ogni fattore che influisca sull'apparizione o meno dell'articolo, lo conduce a volte a farlo a scapito della visione d'insieme. Il suo lavoro soffre di una certa frammentarietà, perché alcuni fenomeni (come i SP tipo *in ufficio*) non sono trattati nell'apposito capitolo (in questo caso *Il complemento circostanziale*), ma separatamente, il che necessita numerosi rinvii.

Anche i capitoli sui SN_{indet} e SN_{part} osservano la bipartizione *funzione sostantivale* vs *funzione sostantivale/aggettivale* del SN. Invece il cap. 8 (i SN_{det}), diversamente ordinato, mantiene il sottocapitolo sulla funzione sostantivale/aggettivale, mentre la nozione «funzione sostantivale» non appare più a livello dei sottotitoli. Questo cambiamento di prospettiva non viene commentato. Analizzando il comportamento dei SN_{indet}, Korzen discute a lungo il problema del valore di *uno/una* (articolo ma anche numerale?), già da altri sollevato. Secondo la sua ipotesi, si può e si deve distinguere semanticamente l'uno dall'altro. Per dimostrarlo, ricorre al test di dislocazione; costrutti del tipo (*di*) *bambini, ne ho molti/ tre/ uno* gli permettono di sostenere che in usi come questo «uno» è quantificatore. Alcuni commenti circa le frasi generiche con un SN_{indet} avrebbero invece potuto essere formulati altrimenti. Queste ultime si scindono in frasi analitiche (o categoriali) e prototipiche; le prime sono caratterizzate dal fatto che «il predicato attribuisce al soggetto delle proprietà che per definizione fanno parte della sua descrizione intensionale. Il verbo è al presente (...) e il costrutto non è falsificabile» (p. 280). L'A. sottolinea che la «regola» che vuole il verbo al presente viene meno se la categoria è estinta, ma in fondo basta che siano mutate le condizioni in cui essa opera. Se prendiamo la frase citata da Korzen: *Un/Il medico pratica la medicina* e la modifichiamo leggermente mettendo il verbo all'imperfetto, *Nel Medioevo, un/il barbiere praticava anche la medicina*, il risultato è sempre una frase analitica. Altro esempio che lascia un po' perplessi è *Un orso abbonda in questa zona (cioè l'orso polare)* dove, secondo l'A., «un orso non ha ... contenuto generico = qualsiasi orso, ma designa un solo sottotipo di orso» (p. 282). Prima di tutto andrebbe esplicitato il valore da attribuire alla parentesi: è sopprimibile o no? Suppongo che sia considerata necessaria per l'accettabilità della frase, ma anche così si può rimanere scettici circa la possibilità di anteporre in questo contesto il soggetto al verbo. Con un cambiamento nell'ordine dei costituenti l'intera frase e la lettura [tipo] (che indica un sottotipo) diventerebbero più accettabili: *In questa zona abbonda un orso, cioè l'orso polare*.

Analizzando i diversi valori (*descrittivo* vs *prescrittivo*) della frase generica, Korzen sottolinea che un SN_{indet} è più adatto di un SN_{det} a esprimere il valore prescrittivo. *Un bambino sta zitto quando mangia* permette la lettura prescrittiva (*un bambino deve stare zitto...*), mentre *Il bambino...* non lo fa (pp. 282-83). Aggiungerei che oltre all'articolo, anche il numero è un criterio da non ignorare nell'analisi delle frasi generiche. Come dice Korzen, *Il bambino sta zitto quando mangia* non è prescrittivo, ma per ragioni prevalentemente extralinguistiche sembra che un sostantivo con il

tratto [+umano] al sg., se non permette la lettura prescrittiva, non permetta nemmeno quella descrittiva. Lo si può evidenziare con costrutti come: *Il bambino* [+umano] *sta zitto quando mangia* vs *Il serpente* [-umano] *non mangia quando è in letargo*. Il secondo (ma non il primo) potrebbe figurare per es. in un articolo di enciclopedia.

Il capitolo sul SN_{part} è il più ricco di dati nuovi. Dopo aver presentato le poche informazioni impartite dalle grammatiche sull'articolo partitivo (giudicato «superfluo», «brutto», o un francesismo), l'A. fa un'analisi pressoché esaustiva dei contesti in cui esso appare. Il grande numero degli esempi citati viene motivato con la novità dell'argomento. Per descrivere la natura e il funzionamento dei SN_{part}, Korzen li contrappone a costrutti identici con un SN \emptyset o un SN_{indet}. Questo modo di procedere è giudizioso: permette di mettere in evidenza le caratteristiche del SN_{part} e di riverificare la fondatezza delle asserzioni fatte nei capitoli sui SN \emptyset e SN_{indet}. Le formule con le quali Korzen sintetizza di volta in volta i risultati delle sue analisi sono esemplari per la loro chiarezza; la strada praticata per arrivarci è un po' tortuosa e non priva di ripetizioni, ma vale la pena di essere percorsa. Tra le numerose osservazioni interessanti fatte in questa sede una menzione a parte merita il sottocapitolo *L'articolo partitivo è «necessario»*, dopo la lettura del quale nessuno si azzarderà più a sostenere che l'art. partitivo «abbia dell'effimero». L'unica questione a proposito della quale mi è difficile condividere il punto di vista dell'A. riguarda la possibilità o meno del SN_{part} di essere usato in frasi generiche. Korzen cerca di dimostrare che tale lettura è proponibile, ma contrariamente alle sue abitudini non si appoggia su esempi autentici, bensì su costrutti creati a sua richiesta da informanti italiani (troppo compiacenti?).

L'analisi statistica della distribuzione dei SN_{part} è motivata dall'A. con l'esistenza di due studi precedenti¹ ai quali egli vuole comparare i risultati emersi dal suo corpus, costituito anche da brani di lingua parlata. Inoltre, la sua analisi tiene conto di più parametri, come il numero. Ciò gli permette di arrivare a conclusioni parzialmente divergenti, e in parte anche nuove, perché relative ad aspetti finora non studiati. Il più inaspettato dei risultati è che al singolare e «in posizione di soggetto la «quota» dei SN_{part} corrisponde perfettamente a quella di tutte le occorrenze SN» (p. 512).

Per quanto riguarda l'articolo determinativo, Korzen ne sintetizza le funzioni dicendo che «esprime la presupposizione dell'esistenza – e dell'identificabilità – di un'entità» e conferisce al SN il tratto pragmatico-testuale [+dato] (p. 517). Invece non accetta la concezione tradizionale secondo la quale l'art. det. esprimerebbe automaticamente anche la notorietà. Korzen basa dunque l'analisi dell'art. det. sul tratto [+dato] che di esso permette tre letture: quella individuante a rinvio endoforico, quella individuante a rinvio esoforico e quella categoriale (p. 518). L'impostazione della problematica dal punto di vista testuale permette all'A. di affrontare problemi dei quali in genere non si parla in connessione con gli articoli. Ciò vale per es. per i vari tipi di riprese anaforiche, la cui accurata descrizione dimostra quanto sia fondata la scelta di Korzen di non fissare troppo rigidamente la frontiera tra analisi sintattica e linguistica testuale.

In conclusione, nonostante le modeste riserve qui formulate, la tesi di Korzen si colloca nella migliore tradizione dell'italianistica danese. Colma una grave lacuna

negli studi sintattici dell'italiano e apre nello stesso tempo numerose piste per ricerche ulteriori.

Elina Suomela-Härmä
Università di Helsinki

Note

1. Sono quelli di L. Carlsson: «L'usage de l'article partitif en italien. Quelques observations préliminaires», *Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Romanica Upsaliensia* 18 (1977) – e di P. Spore: «L'article partitif en italien moderne», *Revue Romane* 22-1 (1987).

Gunver Skytte, Iørn Korzen, Paola Polito & Erling Strudsholm (edd.): *Tekststrukturering på italiensk og dansk. Resultater af en komparativ undersøgelse. Strutturazione testuale in italiano e in danese. Risultati di una indagine comparativa*. København: Universitet/ Università di Copenaghen, Museum Tusulanum Press, 1999. 3 vol. 689 p. + 3 compact disc.

Il suddetto libro presenta i risultati di un progetto di ricerca diretto da Gunver Skytte (Università di Copenaghen), Bente Lihn Jensen e Jørn Korzen (ambedue della Copenhagen Business School) che, basato su dati italiani e danesi, esamina da un punto di vista comparativo diversi aspetti della strutturazione testuale. Hanno partecipato inoltre Hanne Jansen, Eva Skafte Jensen, Paola Polito e Erling Strudsholm (tutti dell'Università di Copenaghen). Come *corpus* dell'indagine figurano testi orali e scritti, prodotti da parlanti nativi italiani e danesi appositamente per il presente progetto: si tratta dei riassunti di due filmati senza dialogo dell'attore comico inglese Rowan Atkinson, alias Mr. Bean («Il presepe» e «La biblioteca»).

Disponiamo qui di un'opera di linguistica testuale eccellente e allo stesso tempo di grande – per usare un termine molto danese – *underholdningsværdi* (cioè «valore di divertimento»), prova questa che è possibile, nella nostra disciplina, combinare l'utile con il dilettevole senza compromettere la serietà scientifica.

I primi due volumi dell'opera contengono una serie di articoli redatti dai singoli collaboratori in lingua italiana o danese e corredati di un riassunto nell'altra lingua. Il terzo volume, *Appendice*, fornisce dati sui partecipanti all'indagine, le istruzioni ai partecipanti, le istruzioni per la trascrizione delle registrazioni orali e finalmente il *corpus* completo di tutti i testi scritti insieme alle trascrizioni di tutti i testi orali. I tre *compact disc* permettono l'ascolto di tutti i riassunti orali originali.

Il primo volume è introdotto da una presentazione bilingue del progetto (*Projektet «Mr. Bean på dansk og italiensk»/Il progetto «Mr. Bean in danese e in italiano»*, pp. 10-33) scritta da Gunver Skytte. Secondo l'autrice, il progetto aveva come obiettivo la verifica dell'ipotesi di partenza, cioè che le due lingue (italiano e danese) e i due canali (parlato e scritto) presi in esame generino strutture frasali e soprattutto testuali tendenzialmente diverse in condizioni di produzione paragonabili. Come *tertium comparationis* veniva considerata – e qui il progetto svela il suo orientamento psicolinguistico-cognitivo – la rappresentazione mentale (nel caso concreto, di azioni), suscitata da un input esclusivamente visivo (filmato), appositamente carente di elementi linguistici. L'indagine si basava inoltre sull'assunzione di quattro fasi essenziali nella testualizzazione di un dato contenuto, fasi a cui si può associare una serie di parametri determinanti la natura dell'output: condizioni generali riguardanti i locutori, input, condizioni specifiche in fase pre-produttiva immediata e finalmente

processo di testualizzazione. Condizioni decisive riguardanti i locutori sono, nel caso concreto, i differenti sistemi linguistici dell'italiano e del danese, così come l'appartenenza dei locutori a diverse tradizioni socioculturali con conoscenze enciclopediche parzialmente diverse. Come condizioni specifiche in fase preproduttiva immediata sono messe in rilievo la consapevolezza di una seguente testualizzazione, l'interpretazione di una eventuale istruzione sul tipo di testualizzazione da realizzare (p. es. le letture non necessariamente equivalenti dei verbi it. *raccontare* e dan. *fortælle*), la eventuale consapevolezza di un interlocutore specifico e delle condizioni interazionali specifiche e, finalmente, il campo referenziale attivato (p. es. la conoscenza o meno della figura di Mr. Bean). Il processo di testualizzazione, infine, comprende una fase strategica che è caratterizzata dall'ancoraggio al contesto situazionale, dalla scelta del macroatto linguistico (p.es. «raccontare») e dalla pianificazione; altri elementi essenziali della testualizzazione sono la macrostruttura e la microstruttura.

Nel suo articolo *Testi argomentativi: un'analisi contrastiva degli aspetti culturali* (*Argumentative Tekster: en kontrastiv analyse af kulturelle aspekter*, pp. 35-53), Paola Polito compara poi testi argomentativi (scritti) italiani e danesi per e contro il fumo, parimente sollecitati, in testi di controllo, dai partecipanti all'indagine. La sua analisi conferma l'ipotesi di partenza, cioè che tradizioni retoriche differenti danno origine a testi strutturati in modo differente: i testi italiani sono più brevi di quelli danesi, con periodi più complessi e più lunghi, ma meno numerosi; essi seguono poi schemi argomentativi più rigidi e ricorrono ad un registro più formale e ad un lessico più astratto e più generalizzante.

L'articolo seguente, *Il racconto del non detto. Fenomeni di voce e resa dell'implicito in due diverse strategie di resoconto* (*Stemmerne i teksten og det usagte. To forskellige beskrivelsesstrategier*, pp. 55-117), della stessa autrice, dimostra in che maniera l'atteggiamento del produttore di un testo nei confronti della situazione di comunicazione, nel caso concreto la sua interpretazione dell'istruzione «raccontare»/«fortælle», influisca sulle sue strategie di testualizzazione. Questo atteggiamento è situato su un continuum tra i due punti estremi «personale» e «non personale», a cui corrispondono i macroatti rispettivamente del «registrare» (da narratore oggettivo) e dell'«interpretare» (da narratore soggettivo) particolarmente di elementi del non-detto (dialoghi e pensieri dei protagonisti) come anche di elementi di comicità. I testi «non personali» sono caratterizzati da una tendenza ad attribuire la responsabilità di un pensiero o di un enunciato agli stessi protagonisti e a riprodurre la comicità per via degli stessi fatti; in testi «personali», invece, il narratore riproduce tendenzialmente pensieri ed enunciati in maniera indiretta, spesso in combinazione con l'espressione del proprio atteggiamento, spiegando anche i momenti comici, il che apre la via a commenti ironici.

Nel suo articolo *Ekstralingvistiske faktorer og sproglige udtryk* (*Fattori extralinguistici e codificazione linguistica*, pp. 119-152), Eva Skaft Jensen mostra come certi fattori contestuali si manifestino linguisticamente nei testi danesi del corpus. L'autrice documenta p. es. una relazione tra il fattore extralinguistico «testo del tipo sollecitato» e l'uso di espressioni epistemiche che fanno referenza alla memoria e alla comprensione del mittente; tra il fattore «Mr. Bean – personaggio comico notorio» e l'uso, tra l'altro, di particelle modali interazionali; tra il fattore «istruzioni date ai partecipanti» e l'uso di particelle metalinguistiche semantico-pragmatiche; tra il

fattore «oralità del testo» e l'uso di espressioni fatiche e finalmente tra il fattore «ancoraggio temporale e spaziale del contenuto» e l'uso di avverbi locali e temporali.

L'ultimo articolo del primo volume, *Da riassunto a ridondanza. Densità informativa (Fra resumé til redundans. Informationstæthed*, pp. 153-251), di Hanne Jansen, analizza i testi paralleli italiani del corpus in base al numero e alla natura delle informazioni esplicitate e di quelle non esplicitate (e che devono dunque essere inferite da parte del recipiente). Sulla base, tra l'altro, di un proprio modello teorico e pratico di analisi dell'«unità di informazione», di una lista di unità di informazioni virtuali per i testi concreti e di modelli cognitivi (p. es. *scripts, frames*), l'autrice documenta una relazione tra oralità e testi «dispiegati», se non ridondanti (cioè con un alto numero di unità informative esplicitate) da una parte e tra scrittura e testi riassuntivi (con poche unità esplicitate), dall'altra.

Nel suo articolo *Leksikalsk variation (Varietà lessicale*, pp. 253-330), Erling Strudsholm esamina la scelta lessicale nei diversi testi del corpus, analizzandone soprattutto la varietà diamesica (scritto/parlato) e quella interlinguistica (condizionata dai sistemi linguistici italiano e danese tipologicamente diversi), ma anche le differenze dovute all'input non linguistico e a fattori culturali. Per via di una *type/token-ratio* viene constatato, tra l'altro, che i testi scritti presentano tendenzialmente una maggiore varietà lessicale di quelli orali. Un'analisi della frequenza e della composizione del lessico mostra che i lessemi più frequenti in tutti i testi, italiani e danesi, orali e scritti, sono quelli con funzione grammaticale; a quest'ultima categoria appartiene anche il numero limitato di lessemi presenti in tutti quanti i testi. Come differenze interlinguistiche condizionate tipologicamente vengono discussi p. es. i diminutivi italiani e le parole composte danesi ed i loro corrispettivi nell'altra lingua.

Nel suo articolo *Tekststruktur og anafortypologi (Struttura testuale e tipologia anaforica*, pp. 331-418), Iørn Korzen dimostra che la scelta tra anafore marcate (sintagma nominale, pronomi tonico o dimostrativo) e non marcate (pronomi atono, soggetto «zero») in un testo è condizionata dalla struttura gerarchica, più precisamente dalla relazione di coordinazione o di subordinazione della rispettiva sequenza testuale con il co-testo. Anafore marcate segnalano il passare da una sequenza testuale ad un'altra o, all'interno di una sequenza, il passare da una struttura gerarchicamente complessa (nucleo-satellite) ad un'altra; le anafore non marcate, invece, segnalano continuità di sequenza. In questa luce, i testi italiani del corpus compaiono narrativamente più compatti e sintatticamente più complessi di quelli danesi, in quanto testimoniano – tra altri meccanismi sintattici – una maggiore gerarchizzazione testuale, messa in evidenza dall'uso di anafore marcate, così come di una maggiore variazione lessicale delle stesse anafore.

L'articolo di Gunver Skytte, *Julekrybben. Diskursmarkering og konnexion (Il presepe. Demarcazione discorsiva e connessione*, pp. 419-483), che tratta la parte danese del corpus in lingua danese e la parte italiana in lingua italiana, sottolinea le differenze di scelta quanto al macroatto: i partecipanti italiani preferiscono «interpretare», mentre quelli danesi «riferire». Questo fatto influisce, tra l'altro, sulla demarcazione discorsiva e sulla connessione. A proposito della demarcazione discorsiva si può osservare una certa equivalenza tra le particelle modali danesi (p. es. *jo*) e la polifunzionalità delle forme verbali italiani (p. es. imperfetto, trapassato prossimo o gerundio che possono esprimere, come il dan. *jo*, presupposizione del punto di

vista). Per quanto riguarda la connessione, in testi orali la connessione esplicita (tramite un connettivo) è più frequente, particolarmente in quelli danesi. I testi italiani fanno un uso relativamente maggiore della connessione implicita (senza connettivo), probabilmente a causa delle maggiori possibilità del sistema italiano di coesione grammaticale (morfologica), che, nel parlato, viene anche assistita da accento e tono. I testi italiani orali sono poi, in confronto a quelli danesi, caratterizzati da una maggiore variazione lessicale quanto ai paraconnettivi (avverbi frasali con funzione connettiva come p. es. *infatti/dunque*). In generale, la differenza tra parlato e scritto, quanto alla scelta lessicale e stilistica e all'uso di segnali interazionali, è più marcata nei testi italiani che in quelli danesi.

Bente Lihn Jensen, l'autrice dell'ultimo articolo del 2° volume, *Karakteristik af perioden* (*Il periodo*, pp. 485-565), compara, in un'analisi morfosintattica, la complessità del periodo nei testi italiani e danesi. A questo scopo, vengono analizzati i seguenti aspetti: numero di parole, numero di periodi, percentuale di frasi principali e di frasi subordinate (subordinate esplicite/sintagmi d'infinito/sintagmi di participio passato e presente/gerundio italiano), numero medio di frasi subordinate per periodo e per frase principale. L'indagine conferma l'impressione intuitiva di una complessità media superiore del periodo e della frase principale dell'italiano rispetto a quella del danese. Ulteriori differenze sono, tra l'altro, il maggiore uso che fa l'italiano, rispetto al danese, di sintagmi d'infinito e di participio passato. Vengono presentati, inoltre, equivalenti nell'altra lingua del costrutto italiano di gerundio (p. es. *præsens participium* danese) e di quello danese «*verbo og verbo*» (cioè «*verbo e verbo*»; p. es. participio passato italiano in funzione di attributo del sostantivo soggetto).

Anche se io non sono sempre completamente d'accordo con certi piccoli dettagli teorici, metodologici o interpretativi presentati in singoli articoli, si tratta qui di un lavoro impressionante, scientificamente convincente e – nonostante il grande numero dei collaboratori – omogeneo; innovativo in quanto getta luce in un campo sempre troppo poco illuminato, cioè la strutturazione formale e semantica di testi interi ed autentici, elaborandone l'apparato descrittivo tramite nuovi parametri quantitativi e qualitativi e metodi per misurarli. Inoltre, il metodo di selezione del *corpus* – che sollecita testi largamente paralleli attraverso l'input di un filmato il cui contenuto fa da *tertium comparationis* assai attendibile – combina il vantaggio dell'input non linguistico con il vantaggio della capacità di generare testi forse più elaborati di quanto non possa sollecitare un input p. es. grafico (disegni, strisce). I risultati presentati, infine, sono rilevanti non solo per la linguistica testuale dell'italiano e del danese oppure per la linguistica testuale comparativa, ma anche per una scienza del testo più «universale», in quanto i suddetti parametri testuali quantitativi e qualitativi appoggerebbero ogni analisi di testo in altre lingue più o meno affini.

La presente opera può dunque essere consigliata ad ogni studioso di scienza testuale che sappia leggere o l'italiano o il danese, anzi sarebbe un vero peccato se rimanesse sconosciuta a un pubblico più esteso.

Vorrei chiudere con un consiglio pratico ai – spero numerosi – lettori dell'opera: se non fosse possibile guardare i filmati originali di Mr. Bean (chi potrebbe trovare una scusa migliore?), si consiglia, prima dello studio degli articoli scientifici, di leggere (ed ascoltare) i testi del *corpus*: ciò favorisce altamente la comprensione della discussione teorica, aiuta a capire tante referenze altrimenti condannate ad andare

perse e – perché non ammetterlo? – aumenta il «valore di divertimento», quando le singole citazioni richiamano tutta la comicità del loro contesto.

Alexandra Kratschmer
Università di Vienna

Langue espagnole

Milagros Alfonso Vega: *Construcciones causativas con infinitivo en el español medieval*. Universidad Nacional Autónoma de México, México, 1998. 258 p.

La sintaxis histórica del español es un área aún poco explorada. Por eso se debe acoger con mucho interés esta monografía de Milagros Alfonso Vega; se trata de una investigación sobre cierto tipo de construcciones infinitas hasta ahora poco estudiadas en español, es decir: las construcciones causativas del tipo { *hacer, mandar...* } *hacer algo a alguien*. La autora ha elegido como objetivo central de su investigación el estudio de las características sintácticas y semánticas de las causativas con infinitivo en el español medieval (utilizando un *corpus* formado por un total de seis obras, sobre todo crónicas, del periodo histórico que va del siglo XIII al XV), pero ofrece también datos y reflexiones de naturaleza diacrónica que parecen muy interesantes, especialmente en lo que se refiere a los cambios que han ocurrido en el ámbito de la causatividad sintáctica en el paso del latín al español medieval y de este al español de hoy en día. En verdad este lado diacrónico de la investigación sólo queda esbozado, pero la autora se propone profundizar en él en un trabajo sucesivo.

Además de la introducción, la obra consta de cuatro capítulos y unas conclusiones generales. En el primer capítulo se habla de unos aspectos teóricos vinculados con las construcciones causativas y se discuten unos puntos de discordancia (por ejemplo: la función de objeto o de sujeto de la frase nominal que refiere al causado y si los verbos causativos funcionan como auxiliares, integrando junto con el infinitivo una perífrasis verbal, o si, por el contrario, el infinitivo tiene carácter oracional). El segundo capítulo consiste en un análisis de las propiedades de las causativas de infinitivo y de los verbos causativos en el español medieval (por ejemplo: la transitividad tanto del verbo causante como del causado y el rechazo por la recepción de las oraciones intransitivas). En el capítulo tercero la autora precisa qué clases de verbos causativos es posible establecer en el español medieval a partir de sus propiedades tanto sintácticas como semánticas y propone la tripartición siguiente: causación coercitiva, expresada con los verbos obligativos (como *forzar* y *obligar*) o los verbos de mandato verbal (como *ordenar, enviar* y *mandar*); causación atenuada, a través de los verbos permisivos (como *dexar*) y los verbos de colaboración (como *ayudar* o *inducir*); causación neutra, con el verbo factitivo (*fazer*). En lo que concierne este tipo de tripartición, tal vez hubiera sido oportuno mencionar también a V.P. Nedjalkov (*Kausativkonstruktionen*, Tübingen, 1976), que no aparece en la bibliografía. El cuarto capítulo, finalmente, se centra en la discusión acerca de la evolución de las construcciones causativas de infinitivo, tanto en lo que se refiere a los cambios internos en cuanto al periodo medieval (por ejemplo: el proceso de ampliación léxica que caracteriza los verbos causativos), como la ubicación de este estado de lengua con respecto al latín y al español actual.

El trabajo de Milagros Alfonso Vega contribuye válidamente al conocimiento de la historia de la lengua española y abre perspectivas nuevas para investigaciones futuras, también en lo que concierne a temáticas como, por ejemplo, la relación entre causatividad y transitividad, y la inacusatividad en español. Además, a mi modo de ver, esta investigación contribuye también a una tipología diacrónica de las causativas de infinito en el ámbito de las lenguas romances, porque evidencia (directa o indirectamente) unas diferencias importantes entre el español y otras lenguas como el francés y el italiano. Me refiero, por ejemplo, al hecho de que en español, a lo largo del periodo medieval y en relación con la lengua actual, se puede identificar una tendencia hacia la disminución del grado de cohesión entre las dos oraciones que forman la construcción causativa (en otras palabras: la oración de infinitivo tiende a aumentar su carácter oracional y el verbo causativo no tiende a funcionar como auxiliar ni a integrarse junto con el infinitivo una perífrasis verbal), mientras en francés y en italiano (como ha sido observado por otros investigadores) ha ocurrido lo contrario, es decir, ha habido una tendencia hacia el aumento del grado de cohesión entre las dos oraciones, hasta la formación de una perífrasis verbal muy compacta y la auxiliación del verbo factitivo (*faire* en francés y *fare* en italiano).

Donato Cerbasi
Universidad de Roma 3

Littérature française

Mervi Helkkula-Lukkarinen : *Construction de la scène d'énonciation dans A la recherche du temps perdu*. Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki, Tome LVII. Helsinki 1999. Thèse soutenue à l'Université de Helsinki en décembre 1999. 283 p.

Partant de deux observations qui ont frappé maints lecteurs de *La Recherche*, à savoir les incessantes manifestations de l'énonciation et une structuration évoquant souvent le *patchwork*, Mervi Helkkula-Lukkarinen (MH-L) sélectionne un corpus comprenant tous les passages à cheval sur deux unités textuelles et qui, en même temps, attirent l'attention sur le moment narratif. D'où la question principale de cette thèse : quel est le type de discours qui domine ces passages « de couture », et quel est son impact sur la réception de l'œuvre en général ? Ajoutons que le concept analytique principal est celui d'*embrayage*, concept qui met au premier plan la distinction entre récit *embrayé*, explicitant plus ou moins l'énonciation, et récit *débrayé*, qui sous-entend entièrement la source énonciatrice.

En pratique, cette démarche conduit directement à la curieuse coexistence d'un *je*-locuteur et d'un *sujet intermédiaire*, c'est-à-dire le fameux *insomniaque* dont les souvenirs d'enfance constituent la première matière narrée. On sait que, dans *Du côté de chez Swann*, chaque transition est un retour explicite à ce sujet intermédiaire, ce qui situe les univers narrés successifs en analepses par rapport au récit premier, lequel ne véhicule que l'époque des insomnies. Or, comme cette époque est sans doute assez proche du moment narratif, il est en fait possible de considérer presque toute *La Recherche* comme une analepse (appelée ici *récit hypodiégétique*), bien que

la dernière apparition explicite du sujet intermédiaire se situe au début de *Noms de pays : le nom*.

A partir de cette étrange duplicité, MH-L expose son matériau, ses concepts et sa démarche analytique (chap II). Elle distingue notamment divers types de narration (débrayé/embrayé) qui, combinés avec la focalisation et le recours fréquent à l'*itératif*, donnent quatre types fondamentaux de narration (p. 42). Précisions accompagnées d'une hypothèse-clef à laquelle l'étude revient très souvent par la suite : l'usage de l'*itératif* et/ou du plus-que-parfait renvoie *a priori* au point de vue du sujet intermédiaire, non à celui du narrateur-locuteur.

Les chapitres suivants opèrent à l'intérieur de ces définitions et hypothèses, accomplissant une série d'approches spécifiques. Le chap. III passe en revue les phénomènes textuels signalant l'existence d'un locuteur, soit les marques explicites, par exemple les embrayeurs (*deixis*), soit une structuration transformant radicalement le matériau prénarratif. A ce dernier propos, le chap. IV cherche à démontrer que les nombreux passages itératifs, de par leur structuration mémorielle du passé vécu, « ont comme « foyer de vision », de manière explicite ou implicite, [l'époque des nuits d'insomnie] » (p. 79) ; comme bon nombre de ces passages assument également la transition d'un livre à l'autre, on pourrait en conclure que le sujet intermédiaire incarne l'unité d'une œuvre que l'aspect de *patchwork* domine au prime abord.

Le chap. V, consacré aux passages « auctoriels » (attirant surtout l'attention sur l'énonciation) relève un certain nombre d'occurrences où le renvoi à un locuteur extradiégétique est sujet à caution, notamment, sinon uniquement, par le recours fréquent à un style oral dont témoignent maintes constructions clivées. Ce qui pourrait suggérer que la voix narrative est ici le soliloque de l'insomniaque. Seules les marques métanarratives (« comme on le verra par la suite », etc.) renverraient sans conteste au narrateur-locuteur implicite. – Pour les passages « actoriels », traités au chap. VI, le problème se pose en termes différents. Comme ces passages sont en principe focalisés par le *je* narré, seule une lecture minutieuse des extraits sélectionnés peut relever les indices de l'instance énonciative. Ceux-ci se trouvent surtout dans une structuration temporelle spectaculaire et dans les transgressions de la focalisation interne. Ces transgressions (le récit de faits que le *je* focal ne peut pas connaître) amènent MH-L à conclure que le narrateur doit être hétérodiégétique (malgré la présence d'un personnage dit *je*) et qu'il revêt l'aspect d'un « régisseur » sans commune mesure avec les divers *moi* du texte (p. 194).

Ce dernier point aura son importance pour la suite et fin, car, à travers une analyse détaillée de l'influence des temps verbaux sur le statut du narré (allant du simple *réalisé* incarné par le passé simple jusqu'à l'imparfait servant de transition vers l'intemporel), MH-L peut conclure à un récit qui réussit à dépersonnifier l'instance énonciatrice et à neutraliser tout repère temporel, de manière à faire de *La Recherche* un tout qui se situe en dehors du temps (p. 272).

L'intérêt de ce genre d'étude, qui expose des vues nouvelles sur une œuvre archiconnue, réside généralement dans son aptitude à soulever des questions, voire des contestations, de manière à relancer le dialogue autour d'un texte qui « ne cesse de susciter des interrogations » (p. 276). C'est dans ce sens qu'il faudra comprendre les lignes suivantes.

Quant au point d'attaque primordial, la fonction énigmatique du *sujet intermédiaire*, bien des prédécesseurs ont relevé son impact sur la structuration temporelle, suggérant en effet de voir dans la quasi-totalité de *La Recherche* une vaste analepse. Or, MH-L va beaucoup plus loin en attribuant au sujet intermédiaire d'abord une activité mémorielle dont dépendrait (partiellement) le récit, ensuite une sorte de discours direct que l'énonciateur se bornerait à transmettre. Quant au premier point, on peut évidemment attribuer toute structuration mémorielle (notamment par l'itératif) au sujet intermédiaire, mais à condition d'expliquer par quelle magie le narrateur transmettrait ses souvenirs d'alors sans disposer de mémoire lui-même ! Autrement dit, ce qui lui permet de raconter son enfance, ce ne sont pas les souvenirs de l'insomniaque, mais les siens propres. Je ne conteste donc nullement la pertinence de la question, car plus le sujet intermédiaire constitue une mémoire *superflue*, plus il attire l'attention. Quant à la valeur de l'itératif en tant que signal de la mémoire intermédiaire, on a du mal à voir en quoi ce mode correspondrait mieux aux associations d'idées d'un insomniaque qu'au récit structuré par un narrateur. Cette *hypothèse* initiale (p. 42) rejoint un peu vite le domaine de l'acquis.

Tout ceci concerne évidemment la fonction purement focale de l'insomniaque. La subordination de la quasi-totalité du narré (et non seulement du premier tome) à un 'pendant mes nuits d'insomnie je me souvenais que ...' est une éventualité qu'on ne saurait rejeter, ni (selon moi) retenir définitivement. Or, deuxième point, ce que MH-L tente de battre en brèche, c'est la conception générale qui attribue la parole au seul narrateur. Si aucun indice métanarratif ne présente le discours comme provenant de ce dernier (cf. par exemple p. 122), ce discours peut être attribué au sujet intermédiaire qui soliloque dans la nuit, notamment en cas de constructions clivées, marques d'un discours oral. Bien que l'indice métanarratif soit évoqué très souvent, sous forme de critère indiscutable (par exemple p. 218), on cherche en vain un argument : pourquoi le narrateur aurait-il absolument besoin d'un indice métanarratif pour se manifester comme tel ? – Mais revenons au problème principal, qui est de taille. Si, comme le suggère MH-L, le soliloque se trouve transmis au style plus ou moins direct (témoin les phrases clivées), le discours narratif exposerait pour ainsi dire 'la mémoire à l'œuvre'. L'hypothèse est certes intéressante, mais l'argument des phrases clivées n'est guère suffisant : est-ce que ce soliloque, pris sur le vif, ne revêtirait pas plutôt l'aspect d'un *monologue intérieur* – dont, malheureusement, il ne porte pas la moindre trace ? Disons, pour terminer ces remarques sur le sujet intermédiaire, que l'on s'étonne de ne pas trouver dans la bibliographie l'étude de Marcel Muller sur les voix narratives (1965) et notamment celle d'Ursula Link-Heer (1988), dont l'objet principal est justement le sujet intermédiaire.

Abordons maintenant, en dernier lieu, les problèmes soulevés par le statut du narrateur-locuteur et par la « scène d'énonciation » qui a donné à cette étude son titre. On aurait aimé savoir pourquoi une narration entièrement extradiégétique est qualifiée de « scène », et même parfois d'« époque » (p. 31 et passim), mais passons. Les analyses successives relèvent souvent le fait que le narrateur déborde régulièrement son statut de narrateur homodiégétique en transgressant la focalisation interne. Du coup, selon MH-L, le « vrai » locuteur s'avère *hétérodiégétique* et bien distinct du *moi* narré (p. 172). De même, la fréquence prépondérante de l'imparfait – temps verbal polyvalent par excellence – entraîne à sa suite la neutralisation potentielle des temps verbaux et amène le récit au seuil de l'intemporalité (p. 263).

– Si bien des détails me semblent un peu forcés dans cette analyse, son résultat n'en est pas moins intéressant. Un narrateur homodiégétique qui transgresse la focalisation interne rejoint le domaine de l'imaginaire explicite, de même qu'un récit coupé du *temps vécu* (expression qui me semble préférable à celle de *temporalité*) participe de la fiction absolue. On pourra discuter à l'infini pour savoir s'il convient d'appeler *hétérodiégétique* un narrateur qui désigne encore et toujours son personnage par *je*, mais, terminologie mise à part, que la transgression focale et le jeu sur l'imparfait engagent le récit dans un espace-temps fictionnel, c'est-à-dire (du point de vue du vécu) *atemporel*, voilà à coup sûr une suggestion très intéressante, c'est-à-dire digne de discussion.

Parions que celle-ci ne fait que commencer.

Nils Soelberg

Université de Copenhague

Références

- Marcel Muller : *Les voix narratives dans la Recherche du temps perdu*. Droz, Genève, 1965.
 Ursula Link-Heer : *Prousts « A la recherche du temps perdu » und die Form der Autobiographie*.
 Grüner, Amsterdam, 1988.

Littérature italienne

Lentzen, Manfred (a. c. di): *Italienische Lyrik des 20. Jahrhunderts in Einzelinterpretationen*. Erich Schmidt Verlag, Berlino 2000. 356 p.

Come risulta, almeno in parte, dal titolo, è questa un'antologia di poesie italiane del '900, ognuna accompagnata da una interpretazione d'una decina di pagine, ivi compresa una bibliografia di due o tre pagine; il volume è aperto da un'Introduzione (pp. 9-21), breve ma densa di informazioni, e da una bibliografia generale, in cui trovano posto antologie (propriamente dette), in italiano o in tedesco, e studi usciti dal 1994 in poi, e cioè dall'anno in cui è uscito il volume del curatore sulla poesia italiana del ventesimo secolo (*Italienische Lyrik des 20. Jahrhunderts: von Avantgarden der ersten Jahrzehnte zu einer «neuen Innerlichkeit»*, Frankfurt, Klostermann 1994), in cui si trova una bibliografia ben più ampia; chiude il volume (pp. 351-56) una serie di brevi biografie degli studiosi che hanno collaborato al volume.

Come per tutte le antologie, la scelta dei testi è necessariamente limitata; sono stati accolti solo 30 poeti, ciascuno rappresentato con una sola poesia. Sono: Gozzano, Marinetti, Palazzeschi, Campana, Sbarbaro, Cardarelli, Ungaretti, Montale, Quasimodo, Saba, Luzi, Sereni, Pavese, Scotellaro, Fortini, Pasolini, Risi, Orelli, Bertolucci, Caproni, Sanguineti, Porta, Zanzotto, Rosselli, Giudici, Raboni, Zeichen, De Angelis, Magrelli e Valduga.

Benché sia, come si vede, una scelta che rappresenta tutto il secolo dall'inizio alla fine, è inevitabile che tale scelta, come del resto qualsiasi scelta, sarà oggetto di discussione; ognuno si chiederà perché questi e non altri, i suoi preferiti: Rebora? Erba? Morante? Non è certo per dimenticanza, come dimostra l'introduzione, che in poche pagine informa bene sulle varie 'scuole', dai crepuscolari agli ermetici – questi molto ben caratterizzati, anche se sarei meno categorico del curatore (« Die wichtigsten 'hermetischen' Lyriker sind zweifellos Ungaretti, Montale und Quasimodo», p. 11): adotterei piuttosto la distinzione di Sanguineti fra 'lirici nuovi'

(Saba, Cardarelli, Ungaretti, Montale) e 'poeti ermetici' (con Quasimodo in testa) – dal neosperimentalismo alla neoavanguardia al «Gruppo 93», nonché sui singoli poeti e sulle riviste intorno a cui si formano queste scuole. Si capisce anche che da una antologia indirizzata in primo luogo ad un pubblico tedesco (solo tre dei saggi sono in italiano: quello su Sbarbaro, di Pasquale Guaragnella, e quelli su Sereni e Orelli, entrambi di Pietro De Marchi), siano rimasti esclusi, con rammarico del curatore, poeti dialettali (p. 14), nonché alcuni fra i giovanissimi, «wegen Unlesbarkeit» (p. 14).

Comunque sia, la stessa scelta rende senz'altro possibile, come auspica il curatore, «einen Einblick in die entschiedenen und mannigfaltigen Schattierungen und Nuancierungen sowie in die Genese des lyrischen Schreibens in Italien in diesem Jahrhundert» (p. 14).

Le singole poesie rappresentanti i vari autori sono scelte dagli stessi studiosi che le interpretano. In alcuni casi colpisce, anche positivamente, il fatto che le poesie scelte non siano fra quelle comunemente repute come le più rappresentative: di Montale *Piove* e non una degli *Ossi* o delle *Occasioni*, di Ungaretti *Finale della Terra promessa* e non una delle prime raccolte, di Fortini *Una sera di settembre* e non *Traducendo Brecht*, di Bertolucci *Piccola ode a Roma* e non un brano di *Camera da letto* (e di brani o estratti si tratta in altri casi: Porta *Airone*, Giudici *Salutz*, Valduga *Requiem*). Queste scelte sono comunque ben spiegate, o giustificate, dagli interpreti; spesso permettono, e meglio forse delle prime poesie d'esordio che manifestano lo staccarsi dalla tradizione (penso in primo luogo a Montale e a Ungaretti), di mettere in luce le relazioni che intercorrono fra le varie poesie dei diversi periodi di ogni singolo autore, e di illustrarne al contempo i temi centrali e l'evoluzione percorsa, nonché i rapporti con la tradizione (ritornano spesso i nomi di Dante, Petrarca e Leopardi, a volte quelli di Pascoli e D'Annunzio).

L'introduzione sottolinea un'altra caratteristica del volume, cioè la varietà degli approcci metodologici: alla base di tutte le interpretazioni si trova l'idea della 'literaturwissenschaftlicher Textanalyse' (p. 15), di un'analisi cioè che cerchi, prima, di individuare, molto attentamente, le caratteristiche e le strutture immanenti di un dato testo, per poi, a partire dai risultati ottenuti, estendere la prospettiva a problematiche più generali, che possono riguardare le relazioni intertestuali, le tematiche più generali, i rapporti fra i generi letterari, le forme linguistiche, stilistiche o metriche, il rapporto fra letteratura o lingua e realtà sociale o realtà *tout court*, ecc. ecc. È soprattutto quest'aspetto della varietà delle interpretazioni che viene messo in risalto nell'introduzione (p. 15).

Ma le diverse interpretazioni offerte nel volume si distinguono anche per il loro scostarsi, in misura maggiore o minore, dal 'modello di base': parte da un attentissimo 'close reading' l'analisi (di Christof Weiland) di una delle poesie di *Salutz* di Giudici per concludere proponendo tre parole-chiave per caratterizzare la poetica di quest'autore: «deskriptiver Alltagspsychologismus, spekulative Spiritualität, essentialistische Wortkunst» (p. 299); lo stesso vale per le analisi di *Autunno veneziano* di Cardarelli (di Helmut Meter) e di *Ara Mara Amara* di Palazzeschi (di Georges Günther). All'opposto, per così dire, si trovano le analisi del *Narciso e la rosa* di Pasolini (di Ulrich Prill), che tratta del mito di Narciso nell'insieme della lirica di Pasolini, e quella di una delle diciotto poesie di *Airone* di Porta (di Paula Barbon); dice infatti la studiosa «All dies vorausgeschickt, wird die Schwierigkeit deutlich, ein

einzelnes Gedicht als Stellvertreter aus einem Werk zu isolieren, das unabhängig von einendem Anliegen und konstanter Vitalität sehr unterschiedliche Beispiele zu bieten hat» (p. 263), così come la sua interpretazione comporta più citazioni delle altre parti di *Airone* che non del testo sotto esame. Suppergiù dello stesso parere si mostra Heinrich Merkl nell'interpretazione di *Delfica* di Quasimodo, condotta però un po' diversamente: dopo una breve, ma attenta «linguistische Analyse» (p. 110), egli afferma che «eine textimmanente Interpretation dieses Gedichtes, die ganz auf Vermutungen und Hypothesen verzichten will, muss hier abbrechen. Eine weiterführende Interpretation wird erst durch die Hinzuziehung von Quasimodos Briefen an Maria Cumani möglich» (p. 111).

La varietà degli approcci si esplicita quindi secondo più parametri.

Ho detto all'inizio che si tratta qui di una antologia – di trenta poesie e di altrettanti saggi su di esse; per chiudere vorrei insistere sul carattere non meramente antologico, ma coerente e compatto, del volume: esso riesce a dare, in modo originale, un'immagine d'insieme, comprensiva e si potrebbe dire quasi esauriente della lirica italiana del secolo ora concluso, e un punto di partenza per ulteriori studi sull'uno o sull'altro degli autori scelti. Manfred Lentzen ha superato le difficoltà e assolto pienamente il compito che si era proposto: «Natürlich gibt es nicht *das* Dicht, von dem aus sich das dichterische Universum des jeweiligen Autors ganz erschliessen lässt, zumal da viele Dichter Entwicklungen und – damit verbunden – auch Veränderungen ihres Schreibens unterliegen. Immerhin glaube ich sagen zu können, dass die (...) Texte doch so charakteristisch sind, dass sich von ihnen her entscheidende Merkmale des lyrischen Diskurses der betreffenden Autoren gewinnen lassen. Die Situierung der einzelnen Texte im Gesamtwerk des jeweiligen Dichters garantiert sodann, dass die Interpretationen in ihrer Gesamtheit den verschlungenen Weg markieren, den die italienische Dichtung in diesem Jahrhundert genommen hat; darüber hinaus wird die Schönheit dieser Lyrik sichtbar» (pp. 14-15).

Bisogna aggiungere un ultimo pregio del volume e non il minore: l'altissima potenzialità didattica. Non fosse che per questo, l'antologia di Lentzen merita pienamente di essere tradotta, per poter essere utilizzata più ampiamente, come «Grundbuch», nei corsi su questo argomento.

Steen Jansen
Università di Copenaghen